

LE PASSAGE SANS DOUCEUR DE LA PEDAGOGIE FREINET A TEMPS PLEIN A LA PEDAGOGIE FREINET UNE HEURE PAR SEMAINE

Liliane CORRE
Ecole primaire La Mareschale
Aix-en-Provence

Mauricette RAYMOND
C.E.S. Clovis-Hugues
84 Cavaillon

Un C.E.S. 400. Des enfants qui jouent au ping-pong.

Deux garçons de 3^e — Alain et Manuel — qui viennent, pendant une heure d'étude, discuter avec nous, sans le professeur — Michel RIBIS —, de leur travail : une éolienne et un capteur d'énergie solaire. Ils appartiennent à une classe mixte, mais seuls les garçons sont concernés par les cours de T.M., une heure par semaine.

Nous — Liliane et Mauricette — en visite au C.E.S. Mistral, un vendredi matin de 10 à 11 heures.

Cette intervention est complétée par une discussion avec Michel.

Tel est le cadre du reportage, de notre vue, nécessairement parcellaire.

Une éolienne, c'est du vrai travail.



«Je laisse faire les trous dans la planche.»



Apport d'un pédagogue Freinet dans un établissement du second degré

• Pour la vie de l'établissement : des objets créés dans une classe de Michel R. modifient la vie de l'établissement : des bancs, des tables de ping-pong, un four à céramique... fabrications réalisées quand Michel avait une classe de transition (6 heures par jour).

• Pour les adolescents :

— Qu'est-ce que vous faisiez, avant ?

Alain. — *On restait en classe, on faisait étude, on travaillait avec du papier, et on faisait des marionnettes : en sixième, c'était amusant, et puis on jouait avec ; en cinquième, on faisait toujours des marionnettes, on ne jouait plus avec ; en quatrième, on faisait encore des marionnettes... Maintenant, c'est nouveau. Ça commence à devenir intéressant... et on s'en va.*

Alain part en B.E.P. comptabilité et veut ensuite être maçon — son père a une entreprise —. Manuel part immédiatement en «vie active» «aider son père», également maçon.

— Mais, qu'est-ce que vous faites en travail manuel ?

Alain. — *Une éolienne.*

Manuel. — *Un capteur d'énergie solaire.*

Certains travaillent sur leur mobylette (réglage des vis platinées).

— Ça, c'est du vrai travail ?

Alain. — *Oui, ça, c'est intéressant. L'éolienne, on la mettra dans le C.E.S., là.*

— Et est-ce qu'il y en a qui ne font rien ?

Alain. — *Oui, certains : deux n'ont rien fait.*

— Mais, pendant une heure, comment ils s'occupent ?

Alain. — *Ils font des trous dans des planches avec une perceuse...*

Est-ce la conséquence de la liberté du choix du travail ?

La discussion a repris sur ce problème, avec Michel :

— Qu'est-ce que tu fais quand tu vois un enfant faire des trous dans une planche ?

Michel. — *Je laisse faire les trous dans la planche.*

— Est-ce que tu leur proposes quelque chose ?

Michel. — *Ils n'ont aucune idée, et acceptent tout ce que je leur propose : un poste de radio, la préparation du matériel de montage électrique pour l'an prochain... Quand ils n'emmerdent pas le groupe, je leur fous la paix.*

Cette liberté de choix, ressentie très positivement par ceux qui ont réalisé quelque chose, risque d'entraîner chez certains une impossibilité de choix. Ceci met en cause la part du maître.

Mais, avec une heure par semaine, il est difficile de trouver la brèche de motivation de l'enfant, surtout quand on ne lui enseigne qu'une matière et qu'il n'y a pas d'équipe pédagogique. L'enfant qui fait des trous dans une planche a peut-être envie, à ce moment de faire tout autre chose épanouissante pour lui et le concernant plus ; mais, en une heure par semaine, a-t-on le temps d'essayer de résoudre ces questions ?

Un autre cas évoqué par Manuel montre cette tentative d'approche de ce qui concerne l'enfant dans le choix de son travail : l'équipe qui travaille sur le capteur d'énergie solaire était, à l'origine, composée de trois garçons. Deux sont partis en cours de travail au labo-photo.



Pour Manuel, ils sont partis *«quand ça ne marchait plus»*.

Pour Michel RIBIS, ils sont partis *«quand je leur ai ouvert le labo-photo dont ils étaient responsables les années précédentes, et qui était leur véritable motivation»*.

- Qu'est-ce que tu as dit, Manuel, quand ils sont partis ?
- Rien.
- Et M. RIBIS ?
- Rien.

Comment réagir face aux défections en cours de travail ?

Est-ce qu'un plan de travail et un contrat négociés dans le groupe pourraient permettre aux enfants :

- de s'intégrer,
- d'aller plus loin dans la conquête de leur prise en charge,
- d'institutionnaliser la classe ?

Toutefois, pour Michel, il n'y a pas de contrat de travail parce que :

- On a une telle soif de travail manuel, on se jette dans le T.M., c'est une frénésie. On ne prend pas le temps de faire un plan de travail.

Pour l'éolienne, Michel ne pouvait pas évaluer le temps que ça mettrait : c'est la première fois qu'il entreprend un travail de ce genre dans le contexte d'une heure par semaine.

- Est si ce n'est pas fini en juin ?

Alain. — *Ça ne fait rien, d'autres continueront l'année prochaine.*



▲ Impossible d'évaluer le temps que ça mettrait.

Nous avons été frappées par le détachement — qui n'est pas de l'indifférence — vis-à-vis de l'objet créé, et par lequel il était visiblement passionné. Dans le même ordre d'idée, à propos d'objets artistiques fabriqués dans l'atelier de Michel R., et qui seront mis en vente, nous avons demandé à Alain :

- Ça ne te fait rien qu'on vende ça ?
- Non, ça ne fait rien, puisque c'est pour pouvoir refaire quelque chose. Ce qu'on aime, c'est pouvoir créer, fabriquer.

Est-ce qu'une heure de travail par semaine permet l'établissement de relations :

- Dans l'atelier même, où plusieurs équipes de garçons (et uniquement de garçons) cohabitent ;
- Dans la classe, entre filles et garçons : Alain, Manuel, pas plus que Michel RIBIS, ne savent ce que font les filles en travail manuel.

- Mais, est-ce que les filles ne seraient pas intéressées par ce que vous faites en mécanique ou en soudure ?

Alain. — *Certainement, ça plairait beaucoup à certaines.*

- Pourquoi ne viennent-elles pas ?

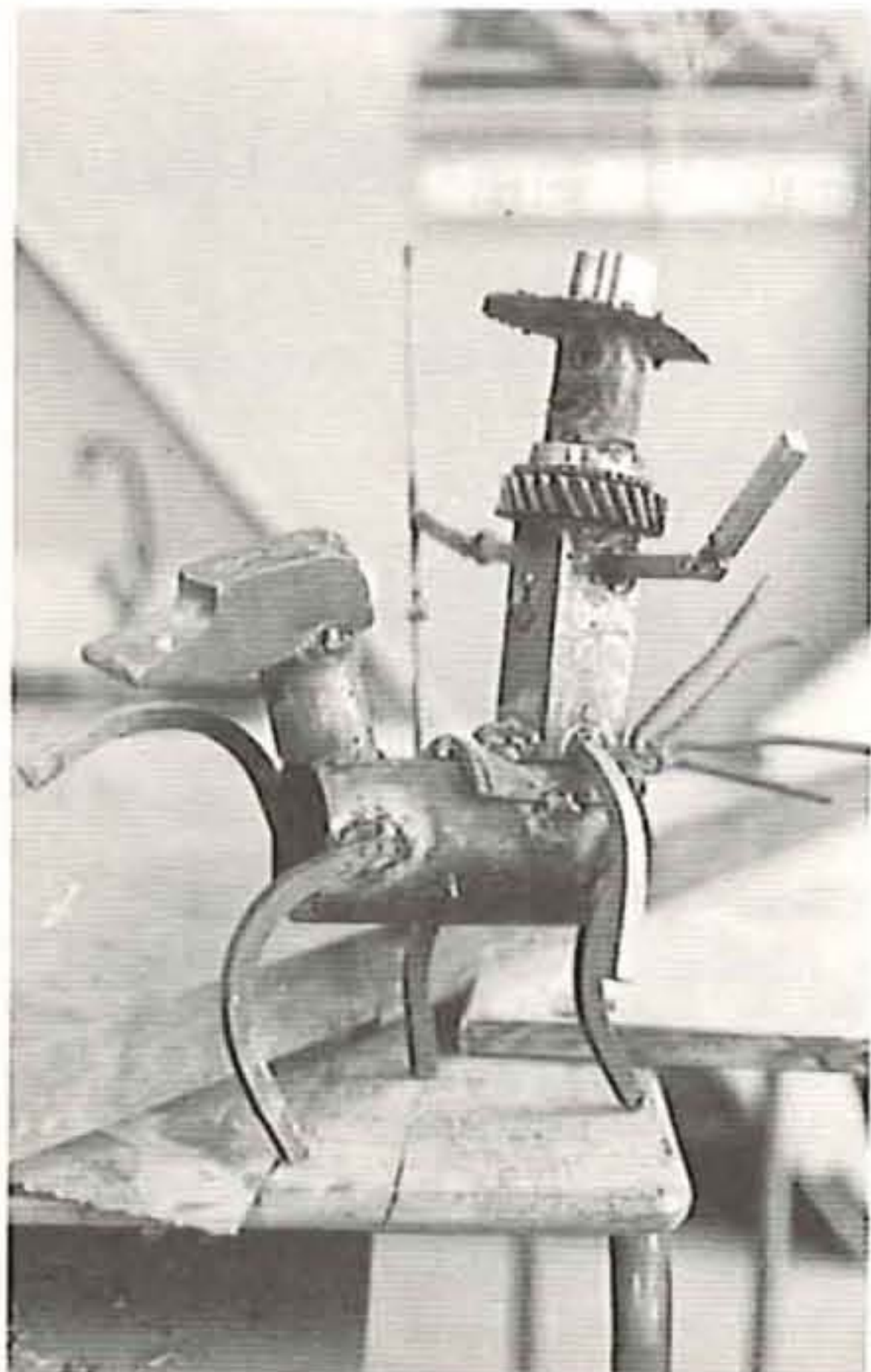
Alain. — *Elles ne le demandent pas. Ce n'est pas notre faute. Elles ne disent rien.*

Et s'il y avait réunion de coopérative, dans le cadre d'une équipe pédagogique, il est certain que la prise de conscience permise par la parole ferait surgir ces problèmes et modifierait sans doute les comportements. Mais, comment modifier, lorsqu'il n'y a qu'une heure par semaine ? Alain aussi le regrette :

- Oui, il n'y a qu'une heure par semaine... et pourtant on aime ça !

Et chez Michel, quelle nostalgie, lorsqu'il parle de sa classe de transition de l'année précédente !...

«Ce qu'on aime c'est pouvoir créer, fabriquer.»



Le passage sans douceur de la pédagogie Freinet à temps plein à la pédagogie Freinet une heure par semaine

Michel en souffre.

Mais n'en est-il pas de même pour les enfants qui passent d'un enseignement primaire à temps plein — même s'il est traditionnel — à un enseignement en morceaux ?

Malgré cette nostalgie d'une classe lui ayant permis de vivre assez intensément la pédagogie Freinet, et lui ayant apporté des satisfactions personnelles ainsi que le sentiment de réussir avec des enfants, Michel essaie de réaliser des exigences qui n'ont pas varié, dans le contexte le moins favorable qui soit.

Il permet aux enfants de connaître autre chose : un vrai travail manuel. Il permet de créer.

Il ne cherche pas à se cacher derrière l'alibi que peut constituer l'institution.

Il ne renonce pas à y percer une brèche, malgré des conditions de travail déprimantes.

Pour cela, il n'hésite pas à prendre des risques réels vis-à-vis de l'administration (laisser les adolescents seuls dans une salle de travail, transformer une estrade en capteur d'énergie solaire I...).

Il est certain que travailler dans de telles conditions est dangereux, car la rupture avec le système est claire.

C'est à chacun de calculer les risques qu'il court, en analysant le rapport de force qui existe avec son milieu, et en se protégeant par des garde-fous.